

une apparence hautaine et indifférente, les bons mouvements de son âme.

“ On m'a souvent vu sourire, disait-il, mais nul ne peut se vanter de m'avoir entendu rire.” Le bon rire honnête, franc et ingénu lui paraissait vulgaire, indigne de créatures élégantes et raffinées.

“ Plus on apprend,” écrivait-il encore à ce fils auquel, en bon père, il souhaitait le masque d'une imperturbabilité distinguée, “ moins on s'étonne, et moins l'on admire.” Le principe de sa conduite était le précepte latin : *ne quid nimis*. “ L'excès en tout est un défaut,” formule appropriée à l'individu dont la galeté ne va jamais au-delà du sourire.

Si le mariage de cet homme avisé fut, comme la plupart de ses actions, le fruit d'un savant calcul, ses prévisions se trouvèrent trompées. Sa femme, Mélusina de Schulemberg, était fille naturelle de George II. Au lieu de le mettre en faveur à la cour, cette alliance, qui d'ailleurs ne fut pas heureuse, lui valut la disgrâce de la reine, très puissante.

Un beau trait du caractère de Lord Chesterfield était une grande indépendance qui ne se démentait pas, même devant l'hostilité royale. Cette indépendance fit que, dans un âge de partisanerie forcée, dit un biographe, il fut souvent isolé dans le monde politique. Elle n'était pas sans grandeur puisque, après avoir été ministre de Walpole, puis son adversaire redouté, il fut un des rares amis qui lui restèrent dans sa chute. Robert Walpole avait été le maître de cette longue administration qui sous George I, dura de 1721 à 1742. C'était un de ces politiques pacifiques, mais peu scrupuleux dont l'art d'éluder les conflits n'est souvent que l'art d'ajourner les solutions menaçantes et d'accumuler les difficultés pour des successeurs moins habiles. Il ne voulait, dit son historien, que des “ disciples souples et de dispositions inoffensives.” La forte personnalité de Lord Chesterfield ne s'accommoda pas longtemps du pesant joug de ce ministre opportuniste, et la probité, chez le snob entiché d'honneurs et de titres, eut tout de même raison de l'ambition.

Chesterfield devint donc le dénonciateur du gouvernement corrompu

de Walpole. Sa carrière politique est l'une des plus brillantes de ces temps-là. Une ambassade à la Haye, la vice-royauté d'Irlande exercée avec la sagacité d'un haut politique, consacrèrent sa réputation d'homme d'État. Quant à son talent d'orateur, Horace Walpole—témoin peu suspect—parlant d'une de ses attaques contre l'administration de son père, déclare que : c'est la plus belle des philippiques. D'autres n'ont pas craint de le poser en rival de Démosthène et de Cicéron. Enfin son fameux discours sur la réforme du calendrier, en 1751, est resté comme un modèle de l'art oratoire. Sainte-Beuve l'appelle le La-Rochefoucauld anglais et dit de lui qu'il “ avait le coup d'œil lointain et les vues de l'avenir.” En effet, il prédit la Révolution française, alors que le futur cataclysme n'en était qu'à ses toutes premières manifestations. La ruine de la souveraineté temporelle des Papes fut aussi prévue par son esprit avisé.

Le dernier acte politique de Lord Chesterfield fut de réconcilier, en 1757, Pitt et New Castle dont l'alliance devait avoir de si importants résultats pour leur patrie et amener dans la nôtre les mémorables événements de 1759.

Intellectuellement, Chesterfield ne valait pas moins que sous les autres rapports. Nul n'était mieux renseigné sur l'histoire contemporaine de l'Europe ni plus familier avec les anciens. Horace lui fournit la devise de sa dernière retraite, cette magnifique bibliothèque de *Chesterfield House* où le confine l'âge et les infirmités. Le sens de la devise est, je crois, quelque chose comme ceci : “ Parmi les vieux livres, je jouis de la douceur des heures et cherche l'oubli de la vie.”

MME DANDURAND

A l'Université Laval

Après le succès de la soirée du Monument National et pour se rendre au désir d'un grand nombre, Mlle Vianzone donnera une conférence à l'Université Laval, le samedi, 19 mars, à 5 heures de l'après midi.

Sujet de la conférence : Histoire de l'Académie Française.

Amitiés de Femmes

Amitiés de femmes, entre femmes. Est-ce que cela existe ? disent les sceptiques. La plupart des auteurs que j'ai consultés là-dessus ont l'air d'en douter ; voulez-vous quelques-unes de leurs appréciations ? Alphonse Karr prétend que l'amitié de deux femmes n'est jamais qu'un complot contre une troisième. C'est une méchante boutade ou plutôt une boutade méchante. Eugénie de Guérin après la mort de son frère, écrit à un ami : “ Nulle femme n'a pu, ni ne pourra le remplacer. Rien de fixé, de durable, de vital dans les sentiments des femmes ; leurs attachements entre elles ne sont que de jolis nœuds de rubans. Je les remarque ces légères tendresses dans toutes les amies. Ne pouvons-nous donc nous aimer autrement ? Je ne sais, ni n'en connais d'exemple au présent, pas même dans l'histoire : Oreste et Pylade n'ont pas de sœurs. Cela m'imprompte quand j'y pense et que vous autres ayez au cœur une chose qui nous y manque. En revanche, nous avons le dévouement.”

Je fais appel à votre expérience pour juger s'il y a du vrai dans cette déclaration.

“ Qu'est-ce qui rend des amitiés si tièdes et si peu durables entre les femmes, entre celles mêmes qui sauraient aimer ? écrit Jean-Jacques Rousseau. Ce sont les intérêts de l'amour, c'est l'empire de la beauté, c'est la jalousie des conquêtes.”

Et Belouino :

“ Les femmes deviennent plus susceptibles d'amitié en vieillissant. Alors les antagonismes qui les divisent n'ont plus les mêmes motifs.”

Voltaire dit :

“ Les femmes sont donc capables d'arrêter tout ce que nous faisons et la seule différence qui est entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables ? ”

Thomas disserte ainsi sur le sujet :

“ C'est une grande question de savoir lequel des deux sexes est le plus propre à l'amitié. Les femmes en qui tout réveille un sentiment, pour qui l'indifférence est un état forcé et qui ne savent presque qu'aimer ou haïr sem-